

SANS DOMICILE FIXE

# ERRANCES HOMOS

Rupture familiale après un coming-out, il n'en faut pas plus pour que de jeunes homos se retrouvent à la rue. Là commence la galère, les nuits sans dormir, la prostitution occasionnelle pour certains. Homos et SDF, une association méconnue mais pourtant bien réelle. Témoignages en France et en Belgique.

DOSSIER RÉALISÉ PAR MARC ENDEWELD ET PEGGY PIERROT PHOTOS MEYER

Dans le café qui lui sert de fief, où le coca est à 7,50 euros, Paolo (*certaines prénoms ont été changés*) raconte, côté face, la grande vie, celle où il coache un styliste, bouffe du caviar avec ses «potes» qui claquent 500 euros en une nuit. Côté pile, c'est la déprime, et deux semaines de travail non payées : «*Il fallait que je me remette le pied à l'étrier.*» Une descente lourde après les drogues et les paillettes, avec réveil dans la rudesse d'un hôtel social. La période des défilés terminée, on ne le rappelle plus, son mec a franchement l'air de le balader, il retrouve ses copains de galère, décalage ultra violent, ça cale.

Sur le chemin du métro, il traîne sa fatigue et son envie de passer une vraie nuit à dormir. Au moment de franchir le tourniquet, il scrute les alentours. «*Je passe avec toi.*» Il prend le billet qu'on lui tend alors et dit : «*Merci, celui-là je le garde pour demain.*» Flash-back. Séropositivité apprise sur le tard par un message brutal laissé sur un répondeur, flambe totale, genre «je n'ai plus rien à perdre», drogues, dettes colossales. Il débarque un matin à Paris, «*en chemisette et en tongs*», sans un sou en poche. La rue, la vraie, pendant un an, centre d'hébergement d'urgence du 115 (le Samu social), nuits au Dépôt, le célèbre scx-club, pour trouver un toit le soir, peu importe le mec, objectif petit-déjeuner.

Pour Melda, lesbienne trentenaire de Bruxelles, qui a connu la vie de cadre, les tournées au champagne et les vacances au bout du monde, c'est une dépression qui lui fait péter le bouchon. Histoire familiale lourde, abus, silences, non-dits : le trop-plein de pression professionnelle déborde. Licenciement. Rapidement le compte dans le rouge et cette impossibilité de retourner dans l'arène tailleur pantalon. Melda maintient le cap grâce à ses amis, surtout des femmes et des lesbiennes. «*J'ai toujours eu un toit sur la tête, grâce à des amies ou amantes qui me prêtaient leur logement quand elles s'absentaient, pour que je souffle et que j'arrose les plantes. Maintenant, je suis toujours nomade mais j'ai un appartement un peu pourri meublé de débrouille.*»

Ce sont des rencontres parmi d'autres. Il suffit de regarder, là où d'habitude on voit autre chose. Poser des

questions, les langues se délient. Romain, 37 ans, beau gosse, se souvient de son arrivée à Paris, il y a 19 ans : «*On est arrivé à deux avec 50 francs dans la poche, inconscients. Je pensais qu'on allait m'aider juste parce que j'étais gay.*» La rue, il la connaissait pourtant car au lycée avec sa bande d'alors, il zonait sur Lyon. À 18 ans, ses parents le foutent dehors. Il fait son coming-out auprès de ses copains qui le rejettent. Sans attaches, il prend la direction de la capitale où son rêve gay se brise : «*On m'a considéré comme un produit, je n'étais pas préparé à ça, mais presque aucun gay parisien ne m'a proposé de l'aide sans contrepartie. Une fois un mec qui m'avait hébergé m'a présenté la facture, j'ai refusé, et lui m'a répondu cash : "Moi j'aime bien voir des jeunes dans la rue car je peux en profiter."* Deux ans d'errances et en colère : «*Il n'y a toujours pas de centre gay digne de ce nom à Paris, vers qui peut se tourner un jeune ?*» En 2005, Romain Paris a raconté son parcours singulier dans un livre, *Nageur en eaux troubles*, aux éditions Publibook.

## PARIS, TERRE PROMISE GAY ?

Paris, la terre promise gay. Cette idée, Pascal, jeune Antillais de bientôt 26 ans, l'avait également : «*Suite à mon coming-out, je ne voulais pas faire de peine à mes parents, alors j'ai décidé de partir avec, dans la tête, les images de la gay pride. Je pensais qu'il y avait une solidarité dans la communauté LGBT...*» Il débarque sans argent en 2002 chez deux copains trentennaires qui vivent à Pantin. Il reste chez eux neuf mois : «*Un jour, j'ai retrouvé mes affaires sur le palier. Toute la petite bande avec qui je traînais m'attendait pour me dire de dégager.*» Nuits blanches passées dehors, il traîne vers Stalingrad, drague des mecs pour trouver un toit, passe de boîte en boîte pour ne pas rester seul, squatte les cybercafés à La Chapelle. «*Après j'ai découvert le Dépôt, les cabines pour se reposer et même dormir malgré l'odeur de sperme. Avec les mecs, je suis devenu calculateur par survie.*» Depuis un an et demi, Pascal, miraculeusement toujours séronégatif, a entamé une formation et a trouvé une place en foyer. «*J'ai retrouvé mes repères,* souffle-t-il.

Foutu à la porte par sa mère, Maxime, 25 ans, débarque à Paris peu avant ses 18 ans, direct prostitution à Dauphine. Les passes s'enchaînent, pour payer l'hôtel :

Romain, deux ans d'errance à son arrivée à Paris.

« De la rue, je me souviens surtout des morsures du froid. »

Quand j'ai découvert le milieu gay parisien, j'ai rapidement compris qu'il n'y avait pas de solidarité, du moins gratuite. C'est l'hiver, faut dormir, faut bouffer, il fait froid. Quand les mecs t'accueillent, ils te disent tous : "OK, mais tu passes par mon lit". Je l'ai vécu comme une forme de prostitution. »





## Montpellier Un refuge pas si gay

En France, deux projets tentent d'accompagner d'une manière spécifique des jeunes gays en errance. L'un à Montpellier, avec Le Refuge, l'autre à Paris, avec le programme Dominik Le Fers de Aides. Deux initiatives qui divergent radicalement...

À propos du Refuge, une figure du militantisme LGBT de Montpellier lâche: «*Ça me rappelle Arcadie.*» Car, si *Têtu* a salué cette initiative – comment ne pas encourager une telle association? –, à Montpellier, son fondateur, le jeune Nicolas Noguier, et son équipe, sont loin de faire l'unanimité. Les associatifs LGBT n'oublient pas que Le Refuge avait critiqué la gay pride de 2004 dénonçant alors «l'image négative et faussée véhiculée lors de ce défilé». Sur place, les meilleures volontés du monde ne suffisent pas à consolider le projet. L'association ne dispose que d'un seul petit studio. Depuis 2006, sept jeunes gens ont été hébergés, au maximum durant un mois et demi. Est-ce suffisant pour ces jeunes hommes en grande difficulté? «*C'est un mois de retrait.*», précise une brochure. «*On travaille beaucoup sur le retour aux familles,* explique Nicolas Noguier. *On fait comprendre aux parents la solitude de leur enfant, mais eux aussi sont seuls... Ils voient les images de la folle maquillée.*» Si des professionnels participent à l'association (un médecin, deux psychologues), les propos tenus par une partie des bénévoles interpellent. Vivien explique qu'il est là «*pour la cause de la rupture familiale et pas forcément pour la cause homo.*». À l'hôtel social qui travaille avec l'association, on évoque «*les protégés de Nicolas.*». Par ailleurs, Sylvie, membre du Mouvement du nid (qui lutte pour l'abolition de la prostitution) et bénévole du Refuge trouve «*qu'il y a de plus en plus de jeunes homos, j'ai l'impression aussi que c'est une mode.*», ajoutant «*qu'il y a aussi du jugement des jeunes sur leur famille.*». On comprend pourquoi la plupart des associatifs LGBT préfèrent collaborer avec le Planning familial et son réseau de familles d'accueil. Sans parler des contacts avec les éventuels bénéficiaires qui se font par téléphone et internet, et peu par des actions de terrain. Ce qui fait dire à Fabienne Larrivière, présidente de la LGP: «*Au départ on ne savait pas qui étaient ces gens-là, au-delà de leur critique sur la gay pride, nos doutes concernaient l'opacité du projet, on se posait des questions.*» Autre projet, autre ambition: Aides a lancé à Paris depuis 2004 le programme Dominik Le Fers pour des jeunes gays en errance, séropositifs ou non. À l'heure actuelle, deux salariés et trois volontaires accompagnent une douzaine de garçons, en lien avec les foyers et un réseau d'associations. «*On essaye d'impliquer les jeunes dans le projet à travers des réunions, des sorties,* explique la psychologue. *On fait la majorité des choses avec eux, pas pour eux. On parle d'accompagnement et pas de prise en charge.*» L'objectif est d'ouvrir en 2008 un foyer de 25 chambres individuelles équipées de douche et des lieux de vie pour un accueil de jour. Dix salariés sont prévus, et le budget est estimé à plusieurs centaines de millions d'euros. Car, ici, l'accueil est prévu pour deux ans. En attente de financement de l'État, l'association vient de recevoir la validation du Comité régional de l'organisation sanitaire et sociale. La mairie de Paris soutient le projet. L'urgence est là: l'association est déjà saturée de demandes. **ME**

*Le refuge: www.le-refuge.org*  
Contact Aides Ile-de-France: Gino Pavecchio, gpacegio@ccanados.fr ou 06 12 08 30 25.

«*Les trois quarts des gens que tu rencontres sont mariés, c'est ce qui me fait le plus vomir, ils arrivent avec leur Espace et le siège bébé à l'arrière, et ils appellent bobonne pour dire qu'ils seront en retard.*» Toujours le même manège, jusqu'à une nuit où il suit un client haut-fonctionnaire: «*J'ai faim*», il m'offre à boire, un *Jwançon 82*, et puis on baise.» Le matin, par réflexe de survie, il lance un «*je t'aime*» au mec de 43 ans, tout juste sorti d'une relation hétéro. «*J'ai appris à l'aimer.*» Le «*vieux*» était là pour le cul, le jeune pour la carte bleue. Il devient le «*neveu*» de monsieur et fait le tour du monde. Au Japon, Maxime finit par craquer et, bourré, tape un scandale: «*Je ne supportais plus tout ce cirque, loin de ma famille qui ne voulait pas de moi.*» Le lendemain, il est dans le premier avion pour Paris. Retour à la case départ.

C'est comme si Jimmy Sommerville n'en finissait jamais de chanter *Smalltown Boy*, mais bordel, on est en 2007 non? «*On a l'impression que la situation a changé grâce à l'avancée des droits homos, mais pour les pauvres et les jeunes, la situation est la même qu'il y a 30 ans,*» explique Michel Dorais, sociologue, qui a travaillé sur l'exclusion chez les gays. Alex, petit gars d'à peine 18 ans. Son père, notaire, l'a foutu dehors à 15 ans quelques semaines après qu'il a rencontré son premier copain sur le chat de Tctu.com. Placé par un juge dans une famille d'accueil qui faisait ça pour le fric, il a commencé à se prostituer sur le net. Ses repères, maintenant qu'il est à Paris, ce sont les cybercafés où il peut tuer le temps et rencontrer ses prochains clients: «*Internet fait des miracles, le truc, c'est d'avoir au moins cinq euros par jour pour la connexion.*»

Catapulté hors du cocon familial, sans soutien et sans réseau solide, difficile de se construire au paradis devenu enfer. Drôles de conditions pour apprendre à aimer, quand la faim vous tiraille. Marcher, se terrer, résister au froid, lutter contre l'hypothermie quand on a rien dans le bide, ça veut dire manquer de clamser à chaque variation de plus de cinq degrés. Certains aiment célébrer ces garçons sauvages. Mais là on n'est ni au cinéma ni dans les bouquins. Juste la survie, au profit des plus riches qui, eux, ont intérêt au secret, bien au chaud entre quatre murs.

## DU SEXE POUR UN TOIT

Parmi nos rencontres, on compte sur les doigts d'une main les garçons qui ne se sont pas prostitués. Les filles rencontrées durant un autre parcours. Ces lesbiennes fantômes qui nous fuient, les associations de terrain nous confirment que la prostitution en touche un certain nombre. Sexe pour un toit, pour manger. La situation des mineurs semble impossible à cerner alors que les sites d'escort («*Tout juste 18 ans...*») ne bluffent que ceux qui aiment être dupes. «*Il y a une esthétique gay: quand on est jeune et pas trop moche, on est plus attrayant pour le milieu, on peut être un tapin, un jeune à faire boire. Quand on est vieux et seul, c'est une solution comme une autre,*» confie Roméo de Bruxelles. *Le tapin ça me permettait de vivre ma sexualité avec distance, de l'accepter en quelque sorte.*»

Selon la National gay and lesbian task force, dans un rapport publié en février 2007, de 20 à 40% des jeunes à la rue aux États-Unis sont homos, bis ou trans, et 25% d'entre eux ont été virés de chez leurs parents suite à leur coming-out. L'association américaine n'hésite pas à parler d'une épidémie de sans-abri parmi ces jeunes. Des chiffres qui claquent et que dénigrent ces travailleurs sociaux qui, voilés de leur homophobie, ne veulent rien voir car ils pensent que la rue est un endroit trop «dur» pour les gays. L'Ilga a publié en 2006 un rapport peu chiffré sur l'exclusion des jeunes LGBT en Europe. Prises de risque, dépressions, abus sexuels, toxicomanie, alcoolisme: un socle branlant pour démarrer sa vie adulte. La prévention de l'errance chez les jeunes homos est rarement un axe de travail. «*On accompagne le coming-out des ados,*» explique Valérie Dureuil du Tels Quels, centre social communautaire à Bruxelles. «*Lorsque les parents sont vraiment homophobes, on dirige les ados vers des structures d'accueil tout en continuant à les suivre dans leur quotidien.*»



Frédéric, cinq ans dans la rue.

«*Durant les cinq années où j'étais à la rue, je me suis toujours senti en danger, je me cachais. Mais la nuit tu ne dors pas, au moindre craquement de branche tu ouvres l'œil, c'est ça qui est fatigant, et quand tu n'as pas le ventre plein, ça épuise. A l'époque, je ne voulais pas me retrouver dans un clan de SDF, au moins dans un squat tu peux avoir des potes sur qui tu peux compter.*»

Et si je n'avais pas eu de mec, je n'aurais pas pu tenir. »

**« On peut aussi se poser des questions sur la “communauté homosexuelle” très classe moyenne blanche et masculine et la place qu’elle fait à ceux qui n’entrent pas dans ce moule. »**

Les rares éducateurs conscients du problème œuvrent sur tous les fronts avec des budgets insuffisants. « Dès qu'on déborde de la problématique sida, il n'y a plus d'argent pour les gays », dénoncent d'une même voix les associations concernées. Si on ajoute à cela la saturation des réseaux d'aide sociale, le manque de logements, la priorité donnée aux familles avec enfant, la réduction de la prise en charge des personnes malades par la Sécurité sociale, le tableau est couleur marée noire. Quant aux lesbiennes, les mêmes nous disent : « Les femmes sont déjà invisibles alors les lesbiennes... »

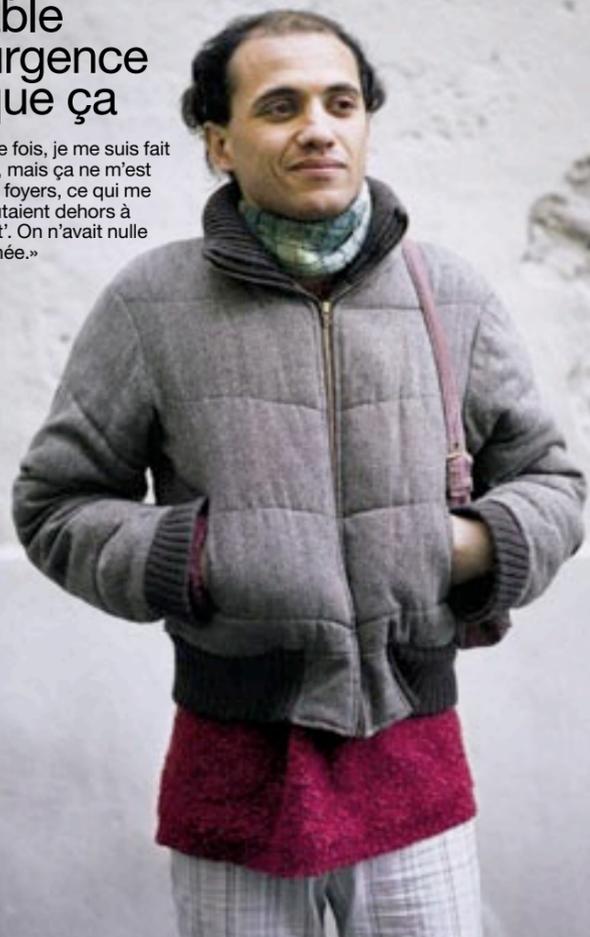
Mandatée par le gouvernement Villepin afin de trouver une solution durable pour les sans-abri, Nicole Maestracci, présidente de la FNARS (Fédération nationale des associations d'accueil et de réinsertion sociale) analyse : « Dans le travail social, on ne pose pas la question de

l'addiction, du suicide, et surtout de l'histoire personnelle, on estime que c'est intrusif. On répond surtout aux besoins matériels. Il serait nécessaire de cerner toutes les populations invisibles or, en France, on préfère ne pas en parler. » En Belgique, même si les associations se plaignent d'être en zone sinistrée, de manquer de financement et de professionnels compétents, on reconnaît un peu plus l'urgence de la situation. Pour Myriam Monheim, psychologue, membre de Merhaba, l'association LGBT turco-maghrébine, « on est face à des gens qui cumulent des vulnérabilités et dont on morcelle la prise en charge. Il y a la pratique professionnelle mais on peut aussi se poser des questions sur la “communauté homosexuelle” très classe moyenne blanche et masculine et la place qu'elle fait à ceux qui n'entrent pas dans ce moule et pour qui la fierté n'est même pas une option. » Pour Vincent Bourseul, éducateur et ancien militant d'Act Up, une chose est claire : « Les éducateurs

Mustapha, bientôt Lise, 10 ans d'errance, de foyers et de rue.

**« Je voulais me mettre en jupe mais le responsable du foyer d'urgence avait peur que ça dégénère. »**

Une fois, je me suis fait agresser, j'ai pris des coups, mais ça ne m'est pas arrivé souvent. Dans les foyers, ce qui me gonflait, c'est qu'ils nous foutaient dehors à 6 heures ou 7 heures du mat'. On n'avait nulle part où aller de toute la journée.»



Laure vit chez des amis ou dans le cabanon de sa mère.

« Je sais que beaucoup de gays et de lesbiennes souffrent d'isolement. Il leur manque des lieux d'accueil, de solidarité mais aussi de transmission et de partage d'une pensée critique. C'est là qu'intervient pour moi l'art dans le binôme homosexualité-précarité. »

**L'art m'a sauvé la vie plus d'une fois. Et même si subsiste une précarité matérielle que je déplore, je me sens aujourd'hui apte à me défendre contre ce monde mortifère. »**

## Les violences, les tensions hommes-femmes, les problèmes de cohabitation, d'hygiène ou de santé et la fragilité de certains squatteurs plombent ces espaces précaires, majoritairement peuplés de « petits Blancs ».

viennent de la classe moyenne supérieure et en sont le pur produit. Leur objectif c'est la réinsertion dans la société moyenne avec une vie de famille moyenne. En 1998, dans mon école, on expliquait qu'un homosexuel ne pouvait pas devenir éducateur spécialisé car l'éducateur doit être à l'image de la société.» Or cette vie moyenne stable, les gens que nous avons rencontrés ont du mal à s'y retrouver. «Les périodes les plus dures c'est quand tu essayes de rentrer dans ce moule et que tu paniques, explique Laure de Marseille 46 ans, en fin de Contrat d'accompagnement à l'emploi (CAE), fabricante d'art et de poésie. Je suis dans la précarité depuis l'enfance, et j'ai mis 20 ans à renoncer à rentrer dans les cases. C'est dur de faire le deuil de l'envie de faire partie de la masse. Maintenant, bien que je ne fasse pas l'éloge de la précarité qui est une situation très difficile au quotidien, je me sens mieux car je ne cours plus après cette normalité.» Minorités parmi la minorité, les Noirs et les Arabes cumulent les couches de merde, les réactions pourries et la solitude.

Mustapha, trans de 27 ans, est passé dans de nombreux foyers en 10 ans d'errance. Originaire de Saint-Étienne, il était au départ «100% hétéro». Le quartier, les potes, il n'y trouve pas sa place, il a la bougeotte. Samu social, foyers d'urgence, rue, nuits dans les trains, vols «pour ne pas payer à manger, et se fournir en shit», petits boulots, arrestations. Il finit par faire de la prison. C'est juste après la rupture avec sa copine de galère, qu'il a «des idées homosexuelles». Dès le lycée, il s'est senti différent mais «les idées me sont venues en vadrouille, c'est là que j'ai eu le sentiment d'être une fille». Loin des copains, de la famille, «elle» commence à «s'extérioriser». Trans dans les foyers, certaines équipes d'éducateurs arrivent à gérer, d'autres non. À Marseille, 600 places en foyer pour les SDF, Mustapha adapte sa féminité, pantacourt, pull rose, des fantaisies, malgré les tensions. Entretiens d'embauche, personne ne la rappelle, pas même les agences d'intérim. À Annecy, elle commence un programme de réassignation sexuelle: elle s'appellera Lise. Retour à Montpellier, appartement relais, puis un CDD de chauffeur-livreur. Depuis novembre dernier, Lise a un HLM, enfin un chez soi, sûr d'elle-même, à sa place.

«L'autosupport» revient régulièrement dans les propos des personnes que l'on rencontre comme une voie à suivre, qui permet de se poser, de se reconstruire, d'avancer. «Il faut faire confiance aux capacités de résilience, à l'autonomie et la capacité à rebondir de chacun», affirme Rosine Horincq de l'association de santé globale bruxelloise Magenta. «Mais les responsabilités sont sociales et politiques, il ne faut pas l'oublier et sortir des trajectoires individuelles pour voir en quoi toutes ces questions sont liées aux discriminations sexistes et homophobes.»

### DERNIÈRE ALTERNATIVE, LES SQUATS

«J'étais déjà dans le milieu squat mais la rencontre avec le queer, les prostitués politisés et l'anarchopunk, ça a éclairé beaucoup de choses», raconte Roméo. Un concours de circonstances lui permet de récupérer une maison qu'il transforme avec son copain en habitation collective. «Nous y vivons à neuf. On s'entraide, on survit ensemble, dans une démarche politique et artistique. On fait de la récup de bouffe, on en a toujours trop alors on vient de lancer des repas itinérants dans la ville. Notre truc c'est de mettre en place des réseaux de personnes autonomes.» Dès 14 ans, Lucas a fréquenté de temps en temps la maison. La rencontre de Roméo lui a «sauvé la vie». Une camaraderie, un esprit de fête qui l'a aidé à contrebalancer son désespoir tout en mettant des mots sur les violences de groupe qu'il subissait à l'école.

Difficile de trouver des espaces pour vivre sa sexualité. Monika, 30 ans, artiste aussi, trans male to female, originaire de République tchèque, le sait bien: «Je voulais vivre avec les autres, avec «les normopathes», dit-elle. Comme elle ne se retrouvait pas dans les associations «où il n'y a

ANGLETERRE, ÉTATS-UNIS, CANADA

### Un accompagnement spécifique

Les associations LGBT anglo-saxonnes s'insèrent dans un tissu social et politique hérité d'années de travail conjoint avec les populations noires, les plus touchées par la pauvreté. La prise en compte des spécificités minoritaires autorise mesures et études ciblées, et par ricochet, la création de centres communautaires. Les célèbres Stonewall Housing (Londres) ou Ali Forney center (New York) assurent ainsi un accompagnement et un accueil spécialisés des jeunes homos en errance. Au Canada, c'est le programme Sain et sauf initié par Bill Ryan, le spécialiste francophone de ces questions, qui commence à s'étendre sur le Québec. Ces projets privilégient tous une approche globale des personnes incluant leur santé, leur origine sociale ou ethnique, et leur sexualité comme des éléments de leurs histoires sans laisser de côté la question des droits ou l'intervention plus «politique», la formation et les actions de sensibilisation. PP

que des gens qui ont de l'argent», elle a rejoint l'association À longue durée dont l'objectif «est de mettre en place un système financier autogéré et des logements temporaires pour des filles». Notamment dans des squats organisés. De son parcours perso, elle dit: «J'ai eu beaucoup de chance.» Une quinzaine d'années à vivre dans la rue avec des artistes et des militants lui ont donné force et repères.

Frédéric, 46 ans, a connu la rue au milieu des années 90, pendant cinq ans. «J'ai vécu à la marge du milieu hétéro, dans des squats d'artistes sans vraiment l'être, ils savaient tous que j'étais pédé. Dans le milieu gay, faut être à l'image des autres, et je n'ai jamais réussi à m'y faire. Quand tu débarques dans le Marais, t'arrives pas avec la carte des Restos du cœur.» Depuis son coming-out, Frédéric avait très peu de contact avec sa famille. Heureusement, la galère, il la partageait avec son mec de toujours. Pendant longtemps, il n'a pas voulu connaître son statut sérologique. Jusqu'au test. Positif. Ce n'est qu'à cette triste annonce qu'il se tourne vers Act Up, il y est bénévole maintenant.

Fin 1997, VIH dépisté, André, lui, plaque tout. Il avait déjà du mal avec le modèle de travail et le moule que la société lui proposait: «Avec le sida, j'ai provoqué des ruptures dans tout, je ne pouvais plus me reconnaître dans ce que vivent les autres gens.» En quelques mois, il balance son sac de trithérapie à la tête de sa patronne, lui qui cachait son homosexualité fait son coming-out à ses parents instituteurs, et part squatter en province.

Plus ou moins légaux, parfois loués à plusieurs, ces lieux permettent de se poser, de réfléchir ou de s'affirmer. Mais on ne peut se satisfaire qu'ils soient quasiment la seule réponse aux difficultés économiques des gays et des lesbiennes. Les violences, les tensions hommes-femmes, les problèmes de cohabitation, d'hygiène ou de santé, la fragilité de certains de leurs habitants plombent aussi ces espaces précaires, majoritairement peuplés de «petits Blancs», comme ils se désignent eux-mêmes. Et pour les autres? L'affirmation est un processus difficile, surtout pour ceux qui cumulent des difficultés sociales et un parcours chaotique. Doit-on attendre une prise en compte par les services sociaux ou faut-il pousser la communauté à se regarder en face et à prendre ses responsabilités? ME et PP



Fredrick, demandeur d'asile, dort actuellement en centre d'accueil.

Il a 29 ans et a fui l'Ouganda. Sans ressources, il dort dans un centre d'accueil dont il sera expulsé dans un mois. Il est épuisé, souffre d'insomnies. «J'ai tous ces souvenirs qui me reviennent», confie-t-il. Comme la découverte par sa famille de son homosexualité. La rue, à Kampala. La Saint-Valentin 2005, et une descente de flics dans un bar. Séjour en prison. Sortie grâce à un pot-de-vin. Pointage hebdomadaire, violences répétées. Il prend alors l'avion pour La Réunion, y reste cinq mois. Dort sur la plage, dans la forêt. «Je mourais de faim, alors je me suis rendu à la gendarmerie.» Ramené à Paris pour vérification d'identité, il dort chaque nuit au 115. Depuis, c'est l'errance et l'espoir de l'asile.

«Mes journées? C'est trouver des repas, un logement pour la nuit, combler le vide. J'essaie de m'occuper: le matin, je lis des journaux dans une association, je vais aux Restos du cœur à midi puis je lave mes vêtements à Châtelet, je lis à Beaubourg. Les jours où je suis trop fatigué, je prends le RER pour dormir. Je souhaiterais apprendre le français, comme tout le monde, participer à cette société, mais la survie prend toute la place. Je ne mendie pas, j'économise l'argent qu'on me prête pour payer le métro car je tiens à rester dans la légalité.» Son visage grave s'illumine: «Je me cache sauf avec mes amis de l'Ardhis [Association pour la reconnaissance

des droits des personnes homosexuelles et transsexuelles à l'immigration et au séjour].» Pas d'amant. Pas d'amour. «Être out c'est un problème, même en France.

La rue c'est une vie de solitude dans laquelle tu ne peux être visible que le jour de la gay pride. »